

travaux aussi dévoués que moi, ajouta-t-il; Dieu m'est témoin que je n'ai jamais eu d'autre pensée que le bonheur de mon pays!"

(A continuer.)

BAPTISTIN POUJOLAT.

L'ABÉLÉ.

" Forsan et hæc olim meminisse juvabit."

QUÉBEC, 3 NOVEMBRE 1859.

—Mais tu vois bien que c'est impossible.

—Je ne le vois pas: quand on veut, on peut; et ne sais-tu pas qu'au dire d'un grand homme le mot impossible n'est pas français?

—Je sais fort bien qu'un grand homme a eu la témérité de parler de la sorte, et je sais de plus que ce même homme, car c'en était un, a eu des preuves plus qu'évidentes que tout ne se comporte pas sur la terre au gré d'une faible créature.

—Soit. Il s'agissait pour Napoléon, lorsque cette parole est sortie de sa bouche, de conquérir de vastes empires, tandis qu'il n'est question pour nous que de vaincre un peu d'amour propre et d'abandonner une habitude dans des circonstances où elle choque toutes les personnes bien élevées.

De quoi s'agissait-il donc? C'est la question que je me fis et que vous vous faites sans doute, amis lecteurs, en écoutant cette conversation. La scène se passait à la cour de récréation entre trois de nos confrères, Edouard, Ernest et Alfred, représentants respectifs des trois plus hautes classes du Séminaire. Ma curiosité était excitée; d'ailleurs la discussion se faisait à haute voix: je crus pouvoir prêter l'oreille sans indiscretion; si vous pensez, chers confrères, pouvoir en faire autant, voici la suite de la conversation. La parole est au rhétoricien Alfred s'adressant à Edouard, philosophe sentur.

—Cela peut paraître facile en théorie, mais en pratique ce n'est plus la même chose. Crois-tu, par exemple, que si tu endosses la soutane l'année prochaine, quand bien même tu serais proposé à la garde de ma conduite, j'emploierai avec toi ces manières de parler qui semblent proscrire l'amitié à tout prix? tu peux être bien certain que je te tutoierai toujours.

—Je ne remarque pas aujourd'hui dans tes paroles, mon cher ami, dit le mathématicien Ernest, qui n'avait pas encore parlé, le bon sens qui a coutume de les accompagner; cela vient sans doute de ce que tu n'as pas assez réfléchi sur le sujet qui nous occupe.

—Au contraire j'y ai réfléchi mûrement je conviens même que la coutume qu'ont un grand nombre d'enfants de tutoyer leur père et leur mère est très peu louable, mais je puis dire aussi qu'il est presque impossible de corriger cette coutume une fois enracinée. Je suis moi-même dans la funeste habitude de tutoyer mes parents; vingt fois j'ai entrepris de me corriger, toujours mes efforts ont été inutiles et souvent je me suis vu embarrassé dans de longues périphrases pour ne dire ni tu ni vous.

—Bah! je ne saurais te croire, reprit Edouard, car enfin si tu avais une fois pris une ferme résolution de te corriger, si tu avais une bonne fois lancé fortivement un air de suite, toutes les difficultés auraient bientôt disparu; il est certain, en effet, et j'en ai notre bon ami Edouard, si la Providence moi-même fait plusieurs fois l'expérience permet qu'il soit chargé de veiller sur notre conduite après les vacances, tient le plus difficilement.

D'ailleurs, mon cher, il y a des considérations qui doivent t'emporter sur toutes nos difficultés: Dieu lui-même nous ordonne de porter respect à nos parents, et quand il n'en aurait point fait un commandement formel, la nature seule, ce me semble, devait nous engager à accomplir ce devoir. En effet nos parents ne sont-ils pas les auteurs de nos jours? ne sont-ils pas eux qui, après avoir supporté toutes les fatigues que nous leur avons causées dans notre enfance, font encore pour nous tous les jours les plus grands sacrifices? n'est-ce pas à eux, en un mot, que nous devons tout ce que nous sommes?

Nous ne pouvons pas leur montrer trop de vénération. Or, de toutes les marques de familiarité, le tutoiement est bien celle qui est la plus opposée à ce respect extérieur et intérieur que nous leur devons. L'habitude que nous avons de traiter également les personnes que nous tutoyons d'ordinaire perçera, contre notre volonté, même à l'égard de nos parents, si nous employons les mêmes formes de langage avec eux qu'avec nos camarades. Tiens, Alfred, fais tes réflexions et tu reconnaitras probablement avoir dit à ton père ou à ta mère des choses que tu n'aurais pas dites si tu ne les avais pas tutoyées.

—Peut-être: mais alors, d'après toi, chez les anciens, et en particulier chez les Hébreux, les Grecs et les Romains, les enfants auraient toujours été dans le cas de manquer de respect à leurs parents, puisque chez ces peuples la forme du pluriel ne s'employait jamais en parlant à une seule personne, quelle qu'elle fût?

—Il est vrai que les langues pourtant si riches d'Homère et de Virgile font défaut en ceci; cependant il nous est bien permis de croire que les enfants prenaient, en parlant à leur père, ou à leur mère, ou à un supérieur quelconque, un ton et des manières qui marquaient tout le respect qu'ils avaient pour eux. Au reste, il n'y avait pas, comme chez nous, de convention dans la langue; or puisque dans le français *vous* est employé pour indiquer le respect, pourquoi ne pas s'en tenir à la règle?

—La raison parle par ta bouche, mon cher Edouard.

—Laisse-moi finir, et je parie qu'avant la fin de la récréation tu auras embrassé mon parti.

—Je suis et j'ai toujours été de ton opinion pour ce qui regarde les parents, et je déplore amèrement le malheur que j'ai de tutoyer un père dont déjà les cheveux blanchissent; je dis seulement que c'est une chose au moins très-difficile que de changer une pareille habitude; cela touche presque à l'impossible. Néanmoins, pour vous montrer ma bonne volonté, je vous promets de pousser l'héroïsme jusqu'à faire un nouvel effort. Êtes-vous contents?

—Oui, dit Edouard.

—Pas encore tout-à-fait, fit le sage Edouard, car tu n'as pas satisfait complètement ce que tu m'as promis. Pour me satisfaire complètement tu n'as fait que me joindre à cette promesse et tu ne m'as pas tenu parole. Tu n'as pas tenu parole; il est certain, en effet, et j'en ai notre bon ami Edouard, si la Providence moi-même fait plusieurs fois l'expérience permet qu'il soit chargé de veiller sur notre conduite après les vacances.

—Grand merci! dit Edouard en sou-

—Oh! pour cela, non! reprit avec énergie notre républicain Alfred, ne t'en déplaît, mon cher Edouard; car, vois-tu, je ne saurais approuver la coutume qui, par un commandement formel, la nature s'est introduite ici de cesser de tutoyer nos anciens amis pour l'unique raison qu'ils sont devenus nos maîtres. J'ai déjà fait plusieurs sacrifices de ce genre; jusqu'à présent je m'y suis plûte d'assez bonne grâce, parce que la distance qui me séparait de la dernière année de philosophie ne m'avait pas permis de lier des amitiés bien étroites; mais à mesure que j'approche du terme, je sens que la coutume tuelle de plus en plus en chair vive. Or je suis à bout de sacrifices; je m'instruis. Ainsi, mon cher Edouard, prends-en ton parti, mais sois certain qu'en bon ami je te tutoierai l'année prochaine.

—Cependant, reprit Ernest, si tu conviens qu'il est beau et même nécessaire de ne pas tutoyer ses parents, par une conséquence inévitable tu conviendras aussi que nous devons éviter avec le plus grand soin de tutoyer nos maîtres; car, ne nous y trompons pas, les pieux ecclésiastiques à qui nous sommes soumis tiennent la place de nos parents et veillent sur nous avec toute leur sollicitude. Eux aussi sont dignes de notre vénération à plus d'un titre, puisque pendant de longs mois ils se sacrifient tout entiers à nos intérêts; leurs moindres actions tendent à notre bonheur: en un mot, ce sont nos bienfaiteurs les plus dévoués, et tu ne voudrais pas leur témoigner toute ton estime?

—Eh! qui te parle de cela? certes, je les estime beaucoup, et je trouve qu'il pèse sur leurs épaules un bien lourd fardeau; mais ne peut-on pas, tout en les tutoyant, indiquer la considération que l'on a pour eux!

—La chose ne serait pas impossible si tous les hommes, et, en particulier, les écoliers étaient des anges, car alors tout irait à merveille et dans une subordination exemplaire. Malheureusement il n'en est pas ainsi; tu connais comme moi la fragilité humaine, et tu ne peux pas plus te promettre à toi-même qu'aux autres une fidélité à toute épreuve dans l'exécution du règlement, si tu n'y es engagé par des motifs plus ou moins puissants. Au nombre de ces motifs est la surveillance de nos maîtres, barrière d'autant plus forte qu'il s'y joint plus de considération personnelle. En tutoyant notre futur *Monsieur* Edouard, tu dimminues donc nécessairement la réserve que produirait en toi sa présence; au contraire, si tu cesses de le tutoyer tu sentiras immédiatement la distance augmenter entre vous deux, sans préjudice, crois-le bien, des affections du cœur.

Supposons maintenant que, par impossible, tu te trouves dans le cas d'avoir besoin de la charitable correction d'Edouard si tu le tutoies, outre que tu le mettras dans